



L'île des anamorphoses

version de Philippe Rebuffat

Anamorphosa

But we decide which is right and which is an illusion

Moody Blues

I

L'enveloppe brune

Nos vies sont des puzzles. Nous en récoltons les premières pièces à notre naissance, peut-être même avant. Nous en recevons d'autres ensuite qui s'emboîtent pour façonner notre personnalité. Mais certaines se perdent, puis des parents, des proches disparaissent en emportant quelques-unes. Nous en découvrons de nouvelles au fil des rencontres et à l'arrivée de nos enfants. Il n'y a ni bord, ni coin, et le couvercle avec le motif de notre être n'existe pas. Puis des vides apparaissent à des endroits que l'on pensait complétés. Avec la montée du soir, le voile de l'oubli camoufle une partie de la trame, les pièces s'éparpillent et le puzzle se disloque. Certains fragments subsistent et nous éprouvons le besoin de les transmettre ou de les cacher dans un tiroir pour qu'ils soient retrouvés après nous.

J'avais quinze ans quand Raymond Wasser découvrit l'existence d'un double fond au tiroir du meuble d'acajou qui avait servi de bureau à mon père. Ce dernier avait disparu depuis quatre ans et après avoir lu le dernier rapport de l'agence « Juts et Associés », ma mère s'était résignée à demander à Raymond, un camarade de lycée, de déménager son mobilier vers la salle de vente qu'il gérait près du Sablon. Le rapport était formel : Charles R. était mort ou avait fui hors d'Europe, probablement en Amérique du Sud puisqu'il y avait vécu plusieurs années pendant la guerre et gardé peut-être quelques contacts. Ou il avait déjoué tous les stratagèmes déployés par les détectives privés pour retrouver l'homme qu'ils recherchaient. Mais Juts ne le pensait pas :

– Croyez-moi, Madame. S'ils sont encore vivants et en Europe, ils finissent tous par se faire attraper.

Quand Raymond Wasser lui parla de l'enveloppe en papier Kraft brun trouvée dans le double fond, ma mère demanda d'arrêter aussitôt la vente. Elle était persuadée d'y déceler l'indice permettant de localiser mon père. La pièce de puzzle manquante entre



l'orange crépusculaire du ciel et le gris de la terre. Elle gisait sous nos yeux et nous ne l'avions pas remarquée.

L'enveloppe contenait une cinquantaine de photos en noir et blanc, trois séries de timbres sous cellophane, quelques lettres jaunies et deux carnets d'écolier avec à chaque page une marge délimitée par une ligne verticale imprimée en rose. Mon père y avait rédigé des notes de sa magnifique calligraphie dont je n'ai hélas pas hérité. Les rares dates présentes semblaient indiquer que la rédaction de ces textes remontait à la période de la Seconde Guerre mondiale. Il ne m'a jamais parlé de ces années : il avait à peine vingt ans au début du conflit et la décennie qui suivit paraissait effacée de sa mémoire. Il a rencontré ma mère au début des années cinquante. Plus jeune d'une dizaine d'années, elle a souvent évoqué ses peurs d'adolescente lors des bombardements, la délivrance de la population à la Libération et la liesse qui suivit dans laquelle elle projeta l'enthousiasme de ses quinze ans. Le silence de mon père masquait-il une culpabilité ou un remords, ou faisait-il partie d'une génération où l'on n'écoutait pas les enfants qui ne pouvaient s'exprimer sans permission ? Et qui au sortir de l'adolescence éprouvaient ce besoin d'écrire en espérant que des adultes les lisent et les écoutent sans les interrompre.

La première moitié des photos était la plus ancienne. Une date figurait au dos d'une seule d'entre elles : 24 septembre 1941. Cargo Sao Vincente. Le bateau qui l'emmena du Portugal en Argentine. Ma mère n'aurait jamais connu l'existence de cet exil si mon grand-père paternel Eugène ne l'avait mise en garde. Il souffrait déjà du cancer du pancréas qui allait l'emporter quelques mois plus tard quand ma mère rencontra mon père. Lorsqu'elle fit part à son beau-père de son intention de fonder une famille, il l'avertit :

– Je vous préviens. Charles, c'est une tête brûlée... Il est capable d'aller acheter un paquet de cigarettes et de revenir des mois plus tard ! Il nous a fait le coup en 1941 quand il est parti trois ans en Amérique latine. Ma femme ne s'en est jamais remise...

Hacienda Calderon. Laura. Consuelo. Des femmes au port de tête légèrement hautain, vêtues de pantalons de golf ou chaussées de bottes d'écuyère. Campo Argentino de Polo. Isabelita. Lorenzo V. Javier D.S. Des jeunes gens en taille qui sourient à l'objectif. Au milieu d'eux, mon père en tenue de tennis avec au bord des lèvres, le papier maïs d'une cigarette qui se consume. D'autres photos avec au dos des prénoms, des initiales : Carmen de L., Jim V. G. Un homme plus âgé portant un casque en cuir et



des lunettes d'aviateur : Astor H., Piper Club Rio de la Plata. Des clichés à peine abîmés qui témoignaient de l'introduction de mon père dans le monde aristocratique de Buenos Aires.

Au milieu de la pile de photos, un trou d'une douzaine d'années. La calvitie naissante de mon père fait place à un front dégarni. Les tempes et les ondulations dans la nuque grisonnent. Les traits sont plus épais et la silhouette voûtée. Et je reconnais sur ces photos des années cinquante des visages que j'avais découverts enfant quand mon père m'emmenait au Flora porte Louise, puis au Greenwich près de la Bourse pour y jouer au bridge ou aux échecs. Eddy Debra, les bras levés vers le ciel, en selle sur un pur-sang qu'un homme en costume cravate ramène à l'écurie en le tenant par la bride. Au dos de la photo, une coupure de journal scotchée : *Sabot remporte le Derby de Boitsfort à seize contre un*. L'homme en costume devait être le baron Oostenmayer car Eddy Debra se plaisait à rappeler qu'il avait porté les couleurs classiques de l'écurie Oostenmayer : casaque à damiers grenat et vert d'eau, toque cerclée grenat.

Une des dernières photographies date de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958. Mon père pose sous l'Atomium en tenant par la main un enfant aux cheveux ras et au visage renfrogné. C'est moi. J'avais six ans, l'âge où l'instituteur de la classe préparatoire du collège vous demande ce que fait votre papa. Je ne savais que répondre : attaché commercial d'une société d'import-export, représentant d'une maison française d'édition de livres d'art, gérant d'un magasin d'antiquités près de la place du Jeu de Balle, secrétaire trésorier de l'association des cafetiers restaurateurs des Deux Portes...

La plupart des lettres trouvées dans le double fond étaient manuscrites dans une langue latine, sans doute l'espagnol. Elles contenaient des noms et des adresses à Buenos Aires. Ma mère demanda à Juts ce que coûteraient leur traduction et d'éventuelles recherches sur une piste que ces lettres ouvriraient. Juts lui proposa prudemment un premier rapport à un tarif peu élevé. Ma mère commençait à éprouver des difficultés à payer dans les délais les notes d'honoraires que lui transmettait l'agence. Lorsque mon père, ruiné, l'avait abandonnée sans prévenir, elle avait repris à temps plein son travail de secrétaire de direction aux Galeries Nouvelles du Centre, une fonction qu'elle exerçait trois jours par semaine quand j'étais enfant. Les Galeries occupaient un vaste hôtel de maître du boulevard Nord-Midi réaménagé en centre commercial : l'alimentation au rez-de-chaussée, la confection aux premier et deuxième étages et des escalators qui se croisaient entre chaque niveau. Pour accéder au troisième étage réservé



au personnel, il fallait prendre au fond de l'immeuble un ascenseur protégé par une porte monumentale en fer forgé dont seuls les employés avaient la clé. Quand l'accordéon de bois qui scellait la cabine se déployait, le vrombissement du moteur qui démarrait et le claquement métallique qui accompagnait la rotation des poulies et la tension des câbles qu'elles entraînaient suscitaient en moi une peur incontrôlée. Lorsque le plancher commençait doucement à s'élever, je craignais que cette machinerie vieille de plus d'un demi-siècle ne s'arrêtât plus et ne nous écrasât contre le plafond du bâtiment.

Le bureau de ma mère jouxtait celui de son chef, le fondé de pouvoir Henry-Mathieu Faulx de Wauquères, qui l'appelait Miss. J'y suis allé plusieurs mercredis après-midi et Monsieur Faulx de Wauquères me disait que j'avais de la chance d'avoir une maman aussi consciencieuse.

Juts rappela trois semaines plus tard pour soumettre son rapport. Mais entre-temps, ma mère avait eu sa première absence. Le dimanche après-midi, nous déjeunions à la Taverne du Domaine, un restaurant de Forest que ma mère aimait fréquenter car elle y retrouvait des camarades de jeunesse. L'établissement était à l'emplacement de l'ancien club de l'Énergia, où elle avait joué au basket jusqu'à ses vingt-quatre ans quand elle a commencé à souffrir de problèmes articulaires chroniques. Elle achevait de boire son café quand je la vis soudain interdite, figée, le bras immobile, l'index accroché à l'anse de la tasse qu'elle ne parvenait plus à déposer sur la soucoupe.

– Où sommes-nous ?

Je crus d'abord à une plaisanterie mais son regard restait fixé dans le vide quand elle demanda :

– Ton papa va revenir ?

Je voulus appeler à l'aide quand soudain, elle acheva son mouvement, déposa la tasse et s'essuya la bouche avec une serviette.

– Ça va, maman ?

Elle me répondit le plus naturellement :

– Mais bien sûr. Pourquoi voudrais-tu que cela n'aille pas...

Elle ne sembla pas garder de séquelles de cet incident. Mais quand Juts lui transmet les traductions des lettres en précisant qu'elles étaient écrites en argentin et non en espagnol, elle en prit connaissance avec une indifférence qui contrastait avec son enfièvrement lors de la découverte des documents dans le tiroir à double fond. Elle



semblait soulagée d'apprendre que ces courriers ne lui seraient d'aucune utilité pour retrouver la trace de mon père.

– Ils datent de plus de vingt ans et votre mari ne semble pas avoir quitté ses correspondants en très bons termes...

L'un des rares feuillets en caractères d'imprimerie était un exploit d'huissier convoquant mon père au tribunal à la suite du dépôt de plainte d'un certain Jaime Francis Walcott pour abus de confiance, faux et usage de faux. La plupart des lettres manuscrites provenaient de Diego Morgon, qui ajoutait parfois « votre associé » au bas de sa signature. La dernière missive ne comportait plus la moindre formule de politesse :

Señor Carlos,

Ma patience a des limites. Je vous somme de payer AU PLUS TARD A LA FIN DE CETTE SEMAINE la somme convenue de 50 000 pesos pour mon intervention dans la transaction Anamorphosa. Si ce n'est pas fait, cela pourrait tourner très mal pour vous.

À bon entendeur...

Le paraphe qui ponctuait ce texte menaçant avait déchiré le papier. Pour Juts, il était clair que mon père était revenu en Europe début 1944 pour fuir la justice et ses créanciers en Argentine.

– En cette période trouble, il ne courait pas le risque que quiconque traverse l'Atlantique pour réclamer son dû...

Juts restait perplexe devant le manque d'intérêt que suscitaient ses commentaires auprès de ma mère. Il pensa que ce mutisme était lié à une question d'argent qu'elle n'osait aborder. Il prit les devants en proposant de mettre fin à la convention signée avec l'agence « Juts et Associés », le paiement de la dernière facture envoyée le mois précédent soldant les comptes. Ma mère remit les lettres et leur traduction dans l'enveloppe brune et prit congé de Juts en acceptant une carte de visite dont elle possédait déjà quatre exemplaires avec le même motif ridicule représentant un furet, une loupe à la patte.

Le samedi suivant vers vingt-et-une heures, ma mère regardait une émission de variétés quand se manifestèrent les mêmes symptômes qu'à la Taverne du Domaine. Je la vis soudain tétanisée sur son fauteuil face à l'écran, incapable de capter le moindre son ou la moindre image du téléviseur, et posant la même question – sans toutefois faire référence à mon père – : « Où suis-je ? » Cette catalepsie dura une ou deux minutes qui



me parurent interminables, puis elle se détendit et respira profondément comme un nageur au sortir d'une longue apnée. Je lui demandai si elle avait eu un malaise, elle me répondit non, elle était simplement fatiguée.

Je redoutai dès lors qu'une nouvelle perte de connaissance survînt à tout moment. Elle ne conduisait pas mais pouvait avoir un évanouissement sur la voie publique ou dans le tramway qui la menait à son travail. J'essayai de la convaincre de consulter un médecin, mais elle n'en voyait pas la nécessité. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, j'en ai déjà vu un.

Peu de temps après, lors de la fête du personnel des Nouvelles Galeries du Centre où les enfants des employés étaient invités et recevaient un bon d'achat pour le magasin, Monsieur Faulx de Wauquères demanda à me voir en aparté.

– J'ai constaté ces derniers mois que votre maman était par moments anormalement peu concentrée. J'ai demandé à notre médecin de l'examiner. Il a diagnostiqué de brèves petites thromboses pendant lesquelles son cerveau est mal irrigué : elle est alors complètement absente. Ces incidents n'ont d'après lui pas d'autres conséquences qu'une grande fatigue. Il lui a prescrit un médicament pour la circulation sanguine afin de diminuer le risque d'un accident vasculaire plus sérieux. J'ai considérablement allégé sa charge de travail. Je tiens personnellement à ce que votre maman et vous ne manquiez de rien. Miss a rendu tant de services à la société...

Je n'assistai plus à une nouvelle « absence » dans les semaines qui suivirent. Mais un soir, elle feuilletait la traduction française d'un recueil de nouvelles de Jorge Luis Borges écrit en 1942 quand je lui fis remarquer ironiquement que Papa avait peut-être croisé cet écrivain devenu célèbre :

– Mais que dis-tu ? Ton père n'a jamais été en Argentine...

Elle avait prononcé ces mots avec une telle sincérité que je n'osai la contredire. Le diagnostic du médecin de l'entreprise était incomplet. Les microthromboses avaient un effet secondaire : chaque nouvelle attaque effaçait de sa mémoire une partie des souvenirs de mon père. Deux ans après la première alerte, son cerveau avait nettoyé toutes les réminiscences liées à son mari. Elle ne souffrira plus d'aucun accident vasculaire cérébral avant celui qui lui sera fatal une trentaine d'années plus tard. À dix-huit ans, j'étais désormais le seul au monde à savoir que mon père avait existé. Ou qu'il existait peut-être encore.



II

Les deux carnets

En juillet de cette année, je réussis l'examen d'entrée à l'École Polytechnique de Bruxelles. Ma mère décida de déménager : à partir de septembre, je louerais une chambre d'étudiant dans le quartier du cimetière d'Ixelles près de la Faculté des Sciences Appliquées dont je suivrais les cours. Elle se contenterait d'habiter en Brabant wallon une minuscule maison, dont la principale voire la seule qualité était de se situer à moins de trois minutes à pied d'une gare où s'arrêtait deux fois par heure un train en destination du centre de Bruxelles. Elle avait négocié deux mois de loyer gratuit avec le propriétaire en échange de travaux de rénovation dont cette mesure, dans un état proche de l'insalubrité, avait grandement besoin. Nous occupâmes les vacances scolaires à plâtrer, poncer, peindre, tapisser mais aussi remplir des caisses de vêtements, de vaisselle, de livres et d'objets inutilisés que ma mère s'obstinait à conserver, promis à une destinée inerte de cave en cave. La bibliothèque du salon recelait des ouvrages anciens que mon père avait apportés à la communauté des biens lors de son mariage et dont il prétendait que la valeur ne ferait que croître au fil du temps. En particulier, une édition originale des *Mémoires* de Casanova cartonnée avec couverture en velours et imprimée sur papier vélin. Mais le carton s'émiettait, le papier tombait en poussière et des moisissures souillaient le récit des prouesses sexuelles du Vénitien.

Je demandai à ma mère si je pouvais confier ces livres pour expertise à Jean-Benoît Laurent, un ami bouquiniste qui tenait une boutique près de la place Rouppe. Elle accepta d'autant plus facilement qu'elle avait oublié d'où provenaient ces ouvrages. Laurent me confirma que les *Mémoires* de Casanova ne valaient plus tripette, mais remarqua un exemplaire numéroté de *À Paris, sous l'œil des métèques* de Jean-José Frappa susceptible d'intéresser des collectionneurs. Le recueil de nouvelles de Jorge Luis Borges daté de 1942 éveilla sa curiosité. Il s'étonnait d'une traduction en français à une époque où l'écrivain argentin était quasi inconnu en Europe. La publication mentionnait un nom d'éditeur « Éditions du Cinquantenaire » qui ne correspondait à aucune enseigne de l'époque, ce qui laissait penser à une impression à compte d'auteur ou de traducteur ajoutant au bas de la couverture une maison d'édition fictive pour appâter l'acheteur. Ni la page de garde, ni la quatrième de couverture n'indiquaient le



titre original de la nouvelle ni le nom du traducteur qui avait choisi le titre français de *L'Île des anamorphoses*. Car en fait de recueil, ce bouquin rose pâle ne contenait que trois déclinaisons de la même nouvelle et quelques notes bibliographiques explicitant vaguement des choix faits dans chaque version. Si je voulais en savoir plus, Laurent me conseilla de contacter de sa part Francesco Gonzalez Diaz, un assistant au département « Histoire des lettres hispaniques » à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Libre de Bruxelles.

Je trouvai l'enveloppe en papier Kraft brun dans le secrétaire où ma mère l'avait rangée après sa dernière entrevue avec Juts. Je n'avais jamais lu en détail le contenu des deux cahiers d'écolier. Le premier contenait des phrases éparses, réflexions personnelles, confidences transcrites ou extraits de roman recopiés à la main.

Je m'étais rappelé que les chambres à miroir étaient des enfers aux tortures raffinées.

Carmen au Paseo del Paraiso : « Diego, il est mauvais comme un sac de clous. Il frappe sa mère pour qu'elle lui donne de l'argent. »

J'ai découvert en moi une propension à ne prévoir que le pire.

Au centre du carnet, des croquis de visages hachurés par des rayures obliques masquant leurs traits me rappelaient le bureau de l'avenue du Nouveau Continent où mon père inclinait les lames du store vénitien pour observer le monde extérieur sans être vu. Les ultimes pages tiennent lieu d'agenda :

20 mars 19 heures Casa del Rey avec J. F. W. : planches 19 à 24 + certificat d'authenticité.

24 avril 12 heures Banco de la Nación avec G. M. et J. F. W. : deuxième tranche Anamorphosa

Au milieu de ces rendez-vous argentins, des donnes de bridge font irruption, transcrites plus tard car les prénoms des joueurs sur l'en-tête du tableau des annonces m'étaient familiers :

Ouest (Eddy) Nord (Raoul) Est (Bob) Sud (moi)

Les habitués du Flora : Eddy Debra qui venait les jours où il n'y avait pas course à Groenendael ni à Boitsfort, Raoul Hellen, le Français négociant en vins d'Alsace et du Jura et Bob Martin que tous surnommaient Boxe. Il était forain et travaillait à la baraque des boxeurs de la Foire du Midi qui déployait ses attractions en juillet et août de la porte de Hal à la porte d'Anderlecht. Le boniment du camelot le faisait passer pour un ancien champion :



– Robert Martin, trois titres Benelux en catégorie welters. Avis aux amateurs ! Celui qui lui fera mettre un genou à terre gagnera cinq cents francs... Je dis bien CINQ CENTS FRANCS !

Le dernier samedi du mois, ma mère encodait la paie des employés des Galeries Nouvelles. Mon père la conduisait en voiture au grand magasin puis garait sa Panhard sous le Palais de Justice. Il m'emmenait au Flora, commandait des croissants et deux laits russes, lisait ensuite les cours des marchés boursiers dans le quotidien du matin. Raoul Hellen arrivait le premier et me demandait :

– Toujours dans tes calculs, Pinpin ?

Dès l'âge de quatre ans, je remplissais des sous-bocks de bière de chiffres correspondant aux puissances de deux : 2, 4, 8, 16 jusque 4 096. Mon père tenait ces répétitions abrutissantes pour des prouesses arithmétiques.

Vers onze heures, il déroulait le tapis vert publicitaire où la marque d'apéritif pâlassait avec l'usure de la feutrine, et demandait deux jeux de cartes au bar. Il proposait un robre dont les perdants paieraient la prochaine tournée. Au fil des donnes, il se faisait plus volubile, moquait gentiment les autres joueurs et interpellait familièrement le personnel de salle complice :

– Chef, celle-ci est pour Eddy. Alors, au galop !

À midi trente, il me commandait une grenadine et s'éclipsait quelques minutes avec Raoul Hellen. Je les suivis discrètement un jour jusqu'au parking où ils transféraient des caisses du coffre de la camionnette d'Hellen à celui de mon père.

Nous prenions congé peu avant treize heures, pour ne pas être en retard à la fermeture des bureaux des Galeries Nouvelles. Sur le boulevard de ceinture qui nous conduisait de la ville haute au Jardin botanique, mon père redevenait silencieux. Après avoir embarqué ma mère, il ne donnait aucun détail de son emploi du temps, elle ne lui posait aucune question.

J'aimais ces moments d'évasion quand mon père ressemblait à un soldat en permission. Mais un samedi midi, un homme rougeaud en gabardine beige accoudé au comptoir l'observa longuement jouer au bridge, puis descendit de son tabouret et l'apostropha :

– Vous ne faisiez pas partie de la bande du Débarcadère en mil neuf cent quarante ?

Mon père se raidit avant de répondre :

– Vous devez faire erreur, Monsieur.



Il avait prononcé ces mots sur un ton cassant qui interdisait toute réplique. Son interlocuteur lui renvoya un sourire narquois signifiant qu'il n'était pas dupe puis tourna les talons. Le samedi suivant, mon père m'emmena au Greenwich. Je ne suis jamais revenu au Flora qui fit place au début des années soixante à une boutique de prêt-à-porter.

Le second carnet s'ouvrait sur une page de garde comportant une date *Décembre 1941* et un seul mot en majuscules ANAMORPHOSA. Le texte des pages suivantes semblait sortir d'une encyclopédie ou d'un manuel de géographie.

Découverte au XVI^e siècle par Amerigo Vespucci, Anamorphosa est la plus grande île d'un archipel situé entre la pointe orientale de la Terre de feu et les Malouines. Situé sur des fonds marins instables, l'archipel a plusieurs fois été englouti avant de réapparaître quelques années plus tard au gré des mouvements sismiques dans l'océan. En 1682, le navigateur anglais John Alexander White, à la tête d'une expédition dans les mers du Sud, explora ce chapelet d'îles qu'il baptisa Sunset Island. Désertes jusqu'au début du XVIII^e siècle, ces îles sont progressivement colonisées par les Britanniques qui y vivent de la pêche et de l'élevage de moutons importés d'Écosse. Elles font ensuite l'objet de revendications territoriales de l'Espagne et du Royaume-Uni, ce qui conduit à une crise diplomatique conclue en 1772 par un compromis entre les deux États. Après avoir obtenu son indépendance de l'Espagne en 1816, l'Argentine se proclame héritière de la souveraineté espagnole sur les îles qu'elle rebaptise Islas de las anamorfosis. L'exhaussement de son sol et son exondation permettent à Anamorphosa de couvrir un territoire de 162 kilomètres carrés au milieu du XIX^e siècle. Une illustration découpée dans un atlas était collée sur la cinquième page. Les noms latins des mers et des terres y figuraient en caractères d'imprimerie antiques. ANAMORPHOSA 1856.

La population s'élève alors à environ 1500 âmes. Mais plusieurs raz de marée suivis d'inondations permanentes des terres basses déciment les troupeaux et meurtrissent les habitants qui quittent progressivement Anamorphosa. Désormais déserte, l'île est quasi totalement engloutie par une réplique du grand tremblement de terre américain de 1906.

Un titre calligraphié en bleu turquoise *Philatélie* précède le paragraphe suivant.



Les protectorats britanniques de l'hémisphère Sud furent les pionniers de l'usage de timbres-poste pour les échanges épistolaires avec le Royaume-Uni. Le premier d'entre eux, le Penny Black représentant le profil de la reine Victoria, fut imprimé en 1840 en taille-douce pour dissuader les fraudeurs avec les détails de la gravure. D'autres versions colorées du Penny Black, notamment le Penny Purple, furent tirées à un nombre limité d'exemplaires et sont très recherchées par les philatélistes anglo-saxons, surtout si les timbres sont oblitérés par un cachet de l'époque. La poste d'Anamorphosa fonctionna une dizaine d'années (probablement à partir de 1854). Il ne resterait dans le monde que moins de vingt Penny Purple portant la marque du tampon du seul bureau postal de l'île.

Puis commence à la page suivante, un récit à la première personne.

J'arrivai sur l'Ouest de l'île après quatre jours de traversée depuis la Terre de feu. Malade et épuisé, je rassemblai mes dernières forces pour diriger mon canot vers le récif de corail où la marée haute inondait plusieurs anfractuosités. Je m'insérai dans l'une d'elles et confectionnai un nœud de cabestan pour amarrer mon embarcation à un rocher dressé comme un obélisque miniature. Je m'écroulai de sommeil.

Quand je repris connaissance, le canot reposait sur un sable mouillé d'une étonnante blancheur. Je me dirigeai vers l'entrée de la grotte et eus une vision d'une beauté inouïe. L'île était face à moi, écrasée entre le sol de silice, de coquillages et d'algues mortes jonché de flaques et une couche nuageuse opaque sans la moindre trouée vers le ciel. Le soleil couchant éclairait les rochers. La brillance de la terre et la blancheur des nuages provoquaient une double réverbération sur les écrans qu'ils formaient. Je compris pourquoi les Espagnols avaient donné le nom d'Anamorphosa à cet endroit. Je ne savais plus si l'île était cette masse floue face à moi ou ces reflets déformés à l'horizontale. Si je m'accrochais à un rêve ou si ce spectacle était la réalité.

L'écriture était soignée, le texte sans rature, comme la mise au net d'une dissertation par un élève appliqué. J'aurais aimé le comparer à la nouvelle de Borges mais j'avais suivi le conseil de Laurent et déposé le recueil au secrétariat du département d'Histoire des lettres hispaniques.

Francesco Gonzalez Diaz était un trentenaire à l'allure sportive et de large carrure qui aimait porter les sweatshirts à col des équipes de rugby. Il m'avait donné rendez-vous en fin d'après-midi dans un café proche de la place Flagey fréquenté par les étudiants originaires de la péninsule ibérique.



– Vous prenez un café ou c’est déjà l’heure de l’apéro ?

Il commanda deux expressos et sortit de sa mallette le recueil de nouvelles et une feuille de notes.

– Il n’existe pas dans la bibliographie connue de Jorge Luis Borges de nouvelle intitulée *La isla de las anamorfosis* ou un titre s’en rapprochant. Mais Borges dans les années trente a écrit sous plusieurs pseudonymes. Il a également publié dans des journaux des récits jamais édités ailleurs. Ce qui m’a frappé dans votre livre, c’est la ressemblance de certaines phrases avec celles de *L’Invention de Morel*, le célèbre roman d’Adolfo Bioy Casares, où l’auteur imagine un narrateur échouant sur une île semblant déserte, mais en fait peuplée de créatures virtuelles semblables à des hologrammes. Il a écrit *La invención de Morel* en 1940, pratiquement dix ans avant que Dennis Gabor découvre le principe de l’holographie. Quel visionnaire !

Il me montra une phrase manuscrite en haut de la feuille qu’il tenait en main :

Moi et mes compagnons nous sommes des apparences, nous sommes une nouvelle sorte de photographie.

– J’ai recopié cette phrase de la page 38 de *L’Île des anamorphoses* et elle correspond mot pour mot à la traduction française d’un paragraphe de la page 82 de *La invención de Morel*. J’ai repéré une dizaine de coïncidences similaires.

– J’ai également trouvé dans les affaires de mon père un manuscrit intitulé *Anamorphosa...*

– Vous l’avez pris avec vous ?

– Oui mais je ne voudrais pas abuser de votre temps...

– Vous savez, me répondit-il en riant, c’est rare de trouver un étudiant de première année plus occupé à chercher la trace de son père qu’à boire des chopes au bar d’un cercle facultaire ou courir les filles dans les soirées dansantes ! Montrez-moi votre cahier.

Tandis qu’il épluchait les premières pages, j’entendis le son de deux postes de télévision que le patron venait d’allumer. De l’arrière-salle, des odeurs de grillades au feu de bois envahissaient l’établissement de plus en plus animé.

– Ils peuvent capter les chaînes espagnoles et portugaises. Et ce soir, c’est Real Madrid-Benfica. Il y aura de l’ambiance.

Après avoir rapidement parcouru le début du récit écrit à la première personne, il me rendit le carnet.



– Il y a des ressemblances avec les autres textes. Mais je suis perplexe quant à la description du début. Une île de plus de cent kilomètres carrés qui aurait disparu... J'ai une collègue latino-américaine géologue à l'Université de Montevideo avec laquelle j'ai eu une relation, disons... très amicale.

Il me sourit en terminant son expresso.

– Nous sommes restés en bons termes. Je la questionnerai à propos de cette mystérieuse Anamorphosa...

– Et quelle conclusion tirez-vous aujourd'hui ? osai-je prudemment.

– Borges et Bioy Casares étaient très amis. Ils ont publié ensemble des nouvelles sous le pseudonyme de Bustos Domecq. Borges a écrit une préface dithyrambique pour *L'Invention de Morel*. L'île des anamorphoses est peut-être un texte de Borges dont s'est inspiré plus tard Bioy Casares pour écrire son chef-d'œuvre. Et Borges n'aurait pas voulu faire de l'ombre à son ami en publiant sa nouvelle. Mais à vrai dire, je penche plutôt pour une supercherie. Un lecteur de *La invencion de Morel* la traduisant et l'adaptant pour écrire une fiction qu'il attribue à Borges...

Francesco maniait l'euphémisme avec diplomatie. Les agissements qu'il qualifiait de supercherie relevaient du plagiat voire de l'escroquerie, et mon père était le premier suspect.

– Votre père aimait faire des blagues ?

– Il était joueur, lui répondis-je en pensant à Sabot, vainqueur à seize contre un.

Je remerciai Gonzalez Diaz qui déjà avait l'esprit ailleurs. J'avais remarqué en arrivant qu'une écharpe blanche de supporter du Real de Madrid dépassait de la poche de son anorak. Je quittai le café et traversai la place Flagey pour me protéger de la pluie dans l'abribus. Quand l'averse diminua d'intensité, je décidai de rentrer à mon kot¹ à pied plutôt qu'en tramway. Dans le crépuscule, les feux de croisement des automobiles dansaient sur un rideau de gouttelettes. Des gamins jouaient au funambule sur le bord du trottoir longeant le caniveau où l'eau ruisselante charriait des feuilles mortes qui obstruaient les bouches d'égout. *L'Île des anamorphoses. Anamorphosa. L'Invention de Morel*. Je ne parvenais pas à assembler les dernières pièces du puzzle. Ou alors j'en avais imbriqué une par erreur et l'ensemble était défiguré. Comme une seule maille manquée peut être responsable de l'avarie d'un filet de pêche. J'avais l'impression de

¹ kot : chambre d'étudiant en bruxellois.



tourner en rond. C'est exactement ce qui se produisit. Perdu dans mes supputations, je fis le tour de l'étang d'Ixelles et me retrouvai à mon point de départ.

Trois jours plus tard, je trouvai un pli dans le casier qui m'était réservé à la maison communautaire où je louais ma chambre. Gonzalez Diaz m'écrivait que son amie confirmait ses présomptions. *Anamorphosa* était une pure fiction et aucune réplique du grand tremblement de terre californien de 1906 ne s'était fait sentir du côté de la Terre de feu. J'ajoutai cette lettre à l'enveloppe brune. Je ne pouvais me résoudre à la remiser sans chercher encore la pièce manquante de l'édifice, celle qui donnerait un sens à ces éléments que mon père nous avait légués comme seul héritage. Je la découvris en lisant plus attentivement la traduction d'une des missives de Diego Morgon.

Señor Carlos,

J'ai contacté un client susceptible de vous intéresser. Il s'agit du fils d'un armateur américain. Celui-ci a épousé une reine de beauté argentine et est installé à Buenos Aires depuis vingt-cinq ans. C'est l'une des plus grosses fortunes de la ville. Son fils travaille officiellement à sa société mais il mène une vie oisive. C'est un collectionneur passionné d'aquarelles, de timbres, de cartes postales et que sais-je encore... Son fantasme est de détenir des objets qu'il serait le seul au monde à posséder. Je le rencontre après-demain au golf de Lagos de Palermo. Il va de soi que si nous voulons mener à bien notre entreprise, nous devons faire preuve de la plus grande discrétion.

En l'attente de votre réponse, je vous transmets mes respectueuses salutations.

Votre associé, Diego Morgon

J'avais négligé un indice capital dans l'enveloppe brune : les feuilles de timbres sous cellophane. Je déchirai l'enveloppe transparente et des feuillets intercalés entre deux tirages tombèrent par terre. Les timbres étaient une contrefaçon colorée du Penny Black. Certains étaient oblitérés et le tampon encreur avait laissé une empreinte où je distinguai des lettres majuscules d'*Anamorphosa* et une année commençant par 18. Je ramassai les papiers sur le plancher et identifiai des talons arrachés d'un carnet à souches de reçus Exacompta. Ils mentionnaient différentes sommes encaissées de la même personne : Jaime Fr. Walcott. J'additionnai les montants et j'en conclus que mon père était parvenu à vendre pour quarante-deux mille dollars de timbres d'une île imaginaire.



III

Le dernier témoin

La sonnerie du téléphone m'a réveillé en pleine nuit. Une veilleuse diffusait une lumière vert pâle dans la chambre. Je me suis levé de mon lit et j'ai marché jusqu'à la porte comme dans un rêve. Sur le palier, j'ai entendu ma mère qui parlait à voix basse dans le hall d'entrée. Elle a raccroché mais n'a pas éteint la lampe à abat-jour parcheminé posée sur le guéridon à côté du combiné. Au travers des barreaux de la balustrade, j'ai aperçu au bas de l'escalier sa silhouette en chemise de nuit et sa chevelure dénouée. Lorsqu'elle a grimpé les trois volées à angle droit, son ombre a dessiné une vague prête à m'engloutir. Arrivée à la dernière marche, elle a remarqué ma présence. Elle avait un regard d'un éclat particulier que j'ai toujours associé au malheur. Elle était très belle dans ces moments-là.

– Antoine...

J'ai répondu : je sais.

Elle m'a serré contre elle et j'ai enfoui mon visage dans le pli de son cou. J'ai senti des battements dans sa poitrine, dans sa tête, dans ma tête, nous ne parvenions pas à pleurer. Elle m'a emmené dans sa chambre à coucher. Un poudrier était ouvert sur la tablette de nuit et des poussières de riz rose souillaient le napperon de dentelle recouvrant le faux marbre. Des mégots tachés de rouge à lèvres refroidissaient dans un cendrier au pied des draps froissés et humides tombant du lit. Cette odeur de transpiration, de cendres et de pourriture me donnait des haut-le-cœur. Elle m'attirée contre elle dans l'obscurité.

– Tu sais, ton papa et moi, nous nous sommes beaucoup aimés.

Elle m'a parlé de l'époque d'avant l'avenue du Vieux Continent, de l'appartement de la rue du docteur Faber. J'aurais voulu ouvrir une fenêtre. Puis elle a évoqué le coup de fil qu'elle venait de recevoir. Elle m'a fait croire que mon père avait eu un accident.

15

Quarante-cinq ans plus tard, je suis marié à Agnès, une biologiste rencontrée sur le campus et nous avons deux fils jumeaux de vingt-deux ans, Adrien et Arthur. Je suis consultant informatique à la Direction Générale Intérieur de la Commission Européenne, Agnès travaille à mi-temps dans un laboratoire d'analyses médicales. Nous possédons une maison avec jardin au Sud de Bruxelles, une berline allemande et quatre



vélos de course que nous enfourchons chaque weekend pour des randonnées où nous pédalons une soixantaine de kilomètres. Et un chat nommé Spot, car des touffes de poils beiges et gris sur le dos et la queue tachètent son pelage blanc. Nous affichons les signes extérieurs de la réussite sociale. À bien y réfléchir, nous avons tout pour être heureux.

Agnès a exactement un an et un jour de moins que moi. Nous fêtons nos anniversaires en même temps. Je lui offre une journée complète de détente et de bien-être dans un établissement thermal récemment inauguré qui se targue d'être une « oasis de quiétude » : sauna, massage, soins du visage et tout le toutim. Je reçois en cadeaux une écharpe de laine, que j'égarerai comme les précédentes dans le semestre qui suit, un attaché case de cuir bordeaux compatible avec mon ordinateur portable et un roman d'un auteur dont j'apprécie la plume caustique et désinvolte : Jean-Philippe Toussaint.

Ma mère est décédée il y a six ans. Son cœur a cessé de battre durant son sommeil et l'infirmière ambulante qui lui prodiguait quotidiennement des soins à domicile l'a trouvée paisiblement éteinte dans son lit. Elle n'avait pas quitté la petite maison du Brabant wallon qu'elle avait rachetée à son propriétaire lors de son accès à la pension grâce à un capital issu d'un plan d'épargne judicieusement conseillé par Monsieur Faulx de Wauquères. Malgré l'exiguïté du lieu et la pauvreté des matériaux de construction, cette maison était celle du bonheur quand Adrien et Arthur enfants y passaient plusieurs semaines lors des vacances scolaires. Ils n'y trouvaient aucune photographie de mon père et s'accommodaient à l'idée que Mamie n'avait pas eu besoin d'un géniteur encombrant pour me concevoir puis me mettre au monde. Quand ils apprirent plus tard de leur mère qu'un tel scénario était physiologiquement impossible, ils avaient pris l'habitude de cette inexistence et ne posèrent aucune question sur ce grand-père fantôme. J'avais parlé à Agnès de l'amnésie de ma mère. Elle me fit part un soir de ses regrets de ne pouvoir montrer à ses enfants une photo de leur aïeul, mais constatant que ses scrupules m'agaçaient, elle n'aborda plus le sujet. Je lui avais caché le contenu de l'enveloppe brune que j'avais camouflée dans un classeur planqué dans le fond de la bibliothèque de mon bureau.

Mon activité professionnelle – la gestion informatique de l'occupation des locaux dans les bâtiments de toutes les institutions européennes – m'imposait de fréquents déplacements entre Bruxelles et Luxembourg. Je préférais les trajets en train qu'en voiture, car le confort de la première classe me permettait de réviser sereinement mes dossiers à l'aller et de me détendre au retour avec la lecture d'un livre captivant. C'est



ainsi qu'un vendredi soir, je terminai *La Vérité sur Marie* dont j'avais lu les deux tiers, entre Luxembourg et Arlon.

Peu après la halte de Marbehan, je lus la page 168 :

Car il n'y a pas, jamais, de troisième personne dans les rêves, il n'y est toujours question que de soi-même, comme dans L'Île des anamorphoses, cette nouvelle apocryphe de Borges, où l'écrivain qui invente la troisième personne en littérature, finit, au terme d'un long processus de dépérissement solipsiste, déprimé et vaincu, par renoncer à son invention et se remet à écrire à la première personne.

Je relus trois fois le paragraphe. Je sentis confusément qu'une modification s'opérait. Je ne pouvais plus me concentrer sur la lecture du roman. Libramont. La première hypothèse de Gonzalez Diaz était la bonne : Borges avait écrit cette nouvelle. Jemelle. Mais Toussaint utilisait l'adjectif d'apocryphe, l'authenticité du texte n'était pas établie. S'il n'était pas de Borges, avait-il été écrit pour accréditer l'existence d'Anamorphosa ? Marloie. Jean-Philippe Toussaint était un peu plus jeune que moi. Son père, son oncle ou quelqu'un de sa famille avait probablement connu mon père. Ciney. Cela devenait de plus en plus évident : ils étaient suffisamment intimes pour que mon père lui parlât de son exil argentin. Namur. Un brocanteur peut-être qui aurait découvert un autre exemplaire de *L'Île aux anamorphoses* à la place du Jeu de Balle. Gembloux. Toussaint. Oui, ce nom me rappelait quelque chose de diffus et lointain, comme un écho étouffé par le temps. Ottignies. Si mon père lui avait parlé de l'Argentine, ce Toussaint savait peut-être où il avait fui. Au terminus du Quartier Léopold, j'avais rouvert la boîte du puzzle et j'étais incapable d'assembler les pièces.

Ce soir-là, les jumeaux étaient de sortie et Agnès regardait un reportage sur les bonobos. Je prétextai un procès-verbal à rédiger pour m'enfermer dans mon bureau. Avec des précautions de conspirateur, j'ôtai l'enveloppe brune du classeur à anneaux trompeusement baptisé *Méthodologie*. Je compulsai les indications griffonnées au verso des photographies noir et blanc. J'étais sur le point de terminer l'inventaire sans succès quand je vis la mention : *Prince Youssouпов, Yvon T. et Pilou*. Le cliché représente un jeune père au sourire ravageur tenant sur ses genoux un bambin aux yeux clairs serrant une pièce d'un jeu d'échecs (un cavalier noir, semble-t-il) dans sa main droite. À gauche, un homme plus âgé assis, les mains tendues se rejoignant pour serrer le pommeau argenté d'une canne dressée à la verticale. Je reconnus Vasiliï Felixovitch Youssouпов, Grand Maître International qui m'avait appris les échecs sur les tables



carrées du Greenwich. Et à l'arrière-plan, les miroirs, les moulures garnies d'ornements dorés et les lustres sont bien ceux du décor Art Nouveau de la brasserie de la rue des Chartreux. Je protégeai la photographie dans une farde de carton bleu que j'insérai dans la housse de mon ordinateur portable, remisai les autres dans l'enveloppe brune qui retrouva son terrier *Méthodologie* que je pris soin d'aligner exactement comme je l'avais trouvé, évitant le moindre soupçon d'Agnès que je rejoignis au salon face au poste de télévision et ses singes érudits.

Le lendemain après-midi, Adrien et Arthur disputaient un match de hockey sur gazon et leur mère les encourageait du bord de la touche. Je profitai de ce temps libre pour prendre le métro jusqu'à la Bourse. Tout au long du trajet, je vérifiai plusieurs fois la présence de la photographie plaquée sur ma poitrine, telle un billet de loterie gagnant dont je craignais qu'il se volatilîsât brusquement. Le Greenwich venait de rouvrir après des travaux de rénovation. Des grappes de globes translucides blanc cassé remplaçaient les lustres d'origine. Des cloisons de merbau orné de feuilles d'or divisaient les banquettes fixées aux murs latéraux en compartiments meublés de deux ou trois guéridons. Lorsque je m'assis à l'un d'eux et déposai la photographie sur le disque de marbre enchâssé dans un cercle de bois verni, je remarquai qu'au-dessus des dossiers de cuir vert surmontant les banquettes, des rangées de miroirs carrés se faisaient face de part et d'autre de la salle de restaurant. Des lignes biseautées reliaient les milieux des côtés opposés et le croisillon qu'elles dessinaient sur le tain produisait un effet de kaléidoscope. Et c'est en observant la démultiplication de mon visage par quatre que je réalisai l'absurdité de ma démarche. La photographie datait d'un demi-siècle, les protagonistes étaient largement octogénaires. Ou morts, comme Eddy Debra, tué au début des années quatre-vingt dans un accident de la circulation qui avait fait la une des quotidiens populaires. Il était le passager d'une voiture conduite par un bookmaker asiatique qui, après la perte d'une grosse somme d'argent à Groenendael, avait quitté le parking du champ de courses comme un fou. Un camion de dix tonnes circulant sur le ring avait broyé le véhicule et ses occupants.

Quand le garçon vint prendre la commande, je lui demandai :

- Dites-moi, joue-t-on encore aux échecs ici ?
- Les nouveaux patrons privilégient la petite restauration. Je pense qu'il y a encore quelques joueurs le mercredi après-midi...



Il ne prêta pas attention à la photo mise en évidence sur la tablette. Le personnel était jeune, probablement constitué d'étudiants intérimaires. Il était inutile de leur demander de reconnaître des clients venus ici vingt ans avant leur naissance.

– Vous permettez ?

Un homme d'une soixantaine d'années vêtu d'un macfarlane dénouait un foulard de soie qu'il laissa pendre autour de son cou. Il s'assit sur la banquette à mes côtés et prit la photo qui paraissait l'intéresser.

– Très belle épreuve. Elle me fait penser à un portrait d'acteur par le studio Harcourt. Et Maître Youssoufov était encore jeune en ce temps-là...

– Vous l'avez connu ?

– Il a donné des cours d'échecs ici et au Palais du Midi jusqu'à quatre-vingts ans passés. Puis après la fin du communisme, il est retourné à Saint-Pétersbourg finir sa vie sur la terre natale de sa noble famille.

Il parlait avec une pointe d'ironie, plaçait quelques effets de manche et dégageait l'assurance d'un personnage qui s'exprime facilement en public. Du fond du bar, une voix cria :

– Comme d'habitude, Maître ?

– Comme d'habitude...

Je demandai un peu précipitamment :

– Et la personne de droite, vous la connaissez ?

– Non, je viens ici depuis une trentaine d'années et je ne l'ai jamais rencontrée. Comme vous d'ailleurs, avant aujourd'hui, mon cher Monsieur.

Je sentis que je lui devais des explications avant de poursuivre mon interrogatoire.

– Je venais ici enfant avec mon père mais il est décédé il y a quarante ans. J'ai trouvé cette photo lors d'un récent déménagement et j'ai eu envie de revoir cet établissement.

– Comme Maître Youssoufov. *Back to the roots...*

Il sourit en trempant ses lèvres dans la mousse du Scotch Gordon servi dans un verre dont le pied était décoré d'un minuscule napperon de papier.

– Je me rappelle de quelques amis de mon père. Vous les avez peut-être connus ? Raoul Hellen, un Français négociant en vins...

– Ce nom ne m'évoque absolument rien.

– Bob Martin ?



– Boxe ? Ah oui, lui je l’ai connu. Il venait encore ici il y a une douzaine d’années. Puis j’ai appris qu’il était dans une maison de repos près du Heysel. Mais il m’étonnerait qu’il soit encore en vie. Il était déjà, comment dire... fameusement arrangé.

Dans un geste théâtral, il dégrafa le col de son pardessus et puisa un journal dans la poche intérieure du vêtement. Je compris qu’il mettait implicitement un terme à notre conversation.

– Je ne vous importune pas davantage. En tout cas, un grand merci, Maître...

Je laissai un blanc pour qu’il déclinât son patronyme. Mais il se contenta de lever les yeux au-dessus des verres en demi-lune de la fine paire de lunettes qu’il avait posée sur l’extrémité de son impressionnant tarin et me sourit.

– De rien, mon cher Monsieur. Et à dans cinquante ans peut-être...

Le lendemain, j’ouvris une application informatique qui permettait de localiser certains immeubles autour d’un point précis sur un plan de Bruxelles. Je déplaçai la souris pour pointer le curseur sur le stade du Heysel, cliquai et complétais les paramètres. Type d’activité : maisons de repos. Distance : 2 kilomètres. Aussitôt une pluie de gouttelettes bleu nuit renversées s’abattit sur le gris du canevas des artères urbaines dans un rayon correspondant à l’éloignement demandé. En approchant la petite flèche lumineuse de la pointe orientée vers le bas de chacune d’entre elles, je fis apparaître en surimpression le nom d’un établissement. J’en dénombrai un total de quatorze.

Le lundi matin, j’envoyai un courriel aux quatorze adresses électroniques identifiées sans mentionner trop de détails : j’étais à la recherche d’un monsieur Robert Martin âgé de plus de quatre-vingt ans qui figurait peut-être parmi leurs pensionnaires. Je reçus plusieurs réponses négatives et l’un ou l’autre refus : *Nous ne pouvons communiquer le nom des personnes de notre résidence à des tiers*. Mais en fin d’après-midi, la séniorie *Les jardins du soir* m’informa de l’existence d’un Robert Martin de quatre-vingt-six ans entre ses murs et me suggéra de consulter la grille horaire des visites sur leur site Internet. Je pris rendez-vous le mercredi suivant à seize heures.

Je m’y rendis en voiture et à nouveau je vérifiai à plusieurs reprises que la photo de Maître Youssouпов, Yvon T. et Pilou restait dans la boîte à gants et ne disparaissait pas en fumée entre deux carrefours. Muni de mon précieux document, je me présentai à l’accueil et la réceptionniste appela la directrice via la ligne téléphonique interne. Une kinésithérapeute à l’abondante chevelure rousse m’accueillit par une ferme poignée de mains et m’invita à la suivre dans un bureau où un grand portrait du roi Albert et de la



reine Paola était suspendu au-dessus de la cheminée. Elle me proposa un café (ou un jus de fruit, si vous préférez) et avoua sa surprise provoquée par mon initiative.

– Il n’a plus eu de visite depuis des mois. Vous êtes de sa famille ?

– C’est un ami de mon père...

– Je vous demande de ne pas le perturber ni de rester longtemps. Il ne s’alimente presque plus et est extrêmement fatigué. Pour être franche, il est au bout du rouleau...

Elle me conduisit à un ascenseur puis arrivée au deuxième étage, me désigna une porte au fond du couloir à droite.

– Chambre 206. Entrez sans frapper, la porte est toujours entrouverte.

La photo dans la main gauche, je pénétrai dans un espace sombre et distinguai une masse affaissée sur un fauteuil face à une fenêtre aux rideaux fermés.

– Monsieur Martin ? risquai-je...

– Qui est là ?

– Antoine, le fils de Charles avec qui vous jouiez au bridge au Flora...

Il tourna lentement sa silhouette dans ma direction avant de répondre :

– Tu as la voix de ton père, Pinpin...

Son épaule déplaça un pan de la tenture et un jour oblique éclaira son visage. Et je vis une paire de lunettes aux verres fumés sur son nez de boxeur. Bob Martin avait pris tant de coups qu’il en était devenu aveugle. Comme Jorge Luis Borges.

– C’est gentil d’être venu, Pinpin... Tu sais, je suis vieux maintenant... Très vieux...

La simple prononciation de ces mots lui avait demandé un effort tel que sa tête retomba sur sa poitrine. Je crus un instant qu’il était mort, mais ses mains bleuies bougèrent pour atteindre la grille du radiateur sous l’appui de fenêtre. Je rangeai la photographie dans la poche intérieure de ma veste et sortis sur la pointe des pieds. En passant devant le miroir mural renvoyant l’image du butin dérisoire d’une vie brisée – une armoire à demi vide, une paire de pantoufles au pied d’un lit défait – je songeai à l’attraction contigüe à la baraque des boxeurs sous l’arche rouge du pont métallique qui soutient les voies de chemin de fer à l’entrée de la gare du Midi. Le Palais des glaces était un labyrinthe de vitres et de miroirs droits ou incurvés qui mettait mon père en joie. Il ne remarquait pas que ce lieu m’épouvantait, que je pleurais en me cognant au verre épais ou en heurtant mon front au tain des obstacles en trompe-l’œil. J’entendais son rire sonore mais je ne voyais que son reflet ou son anamorphose. Jamais lui.



Mon père a parsemé son existence de leurres alors que je ne demandais qu'à l'aimer. En quittant la maison de retraite, je fus saisi d'une sorte de vertige. Le sol se déroba sous mes pas. Un grand vide s'ouvrait devant moi. Est-ce la même sensation qu'éprouvent les mourants avant de définitivement fermer les yeux ? J'ai décidé ce jour d'abandonner toute recherche.

J'ai pensé à la phrase de Juts : mon père ne s'était pas fait attraper. Et au discours de réception du prix Nobel de Patrick Modiano où il parle de ces adolescents taciturnes qui éprouvent le besoin d'écrire pour se faire entendre.

J'étais moi-même un enfant silencieux et solitaire, capable de jouer aux cartes et aux dés pendant des heures avec des amis imaginaires dont je me souviens encore des prénoms que je leur avais attribués. Est-ce pour autant par manque d'écoute que j'ai eu envie aujourd'hui d'écrire cette nouvelle, malgré ma paresse et ma distraction chroniques ? Je ne le pense pas, ces lignes sont plutôt une fuite en avant, une vaine tentative pour ne pas se résoudre à admettre que nos puzzles de mortels seront toujours inaccomplis et que ceux qui nous suivent en jetteront les pièces au rebut.

Watermael-Boitsfort, mars 2020